

Les livres d'architecture : leurs éditions de la Renaissance à nos jours

Antonio Becchi, Mario Carpo, Pierre Caye, Claude Mignot, Werner Oechslin et Pascal Dubourg Glatigny



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3396>

DOI : [10.4000/perspective.3396](https://doi.org/10.4000/perspective.3396)

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2008

Pagination : 189-204

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Antonio Becchi, Mario Carpo, Pierre Caye, Claude Mignot, Werner Oechslin et Pascal Dubourg Glatigny, « Les livres d'architecture : leurs éditions de la Renaissance à nos jours », *Perspective* [En ligne], 2 | 2008, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3396>

Les livres d'architecture : leurs éditions de la Renaissance à nos jours

Points de vue d'Antonio Becchi, Mario Carpo, Pierre Caye, Claude Mignot, Werner Oechslin, avec Pascal Dubourg Glatigny

Depuis plusieurs années, les études d'histoire de l'architecture ont connu un renouveau en France à travers de nombreuses initiatives collectives, souvent consacrées à la question du livre d'architecture : bibliothèques d'architectes, étude des classiques, édification et culture savante, documentation du bâti... Cette activité a été ponctuée par la publication en 2004 de la première traduction en français du traité d'Alberti depuis la version qu'en avait donnée Jean Martin en 1553. La dernière manifestation en date, le premier congrès francophone d'histoire de la construction, dont une partie importante était consacrée aux traités, a réuni à Paris en juin dernier plus de cent cinquante intervenants. L'intérêt que soulèvent les écrits d'architecture est très varié : il regarde la connaissance des techniques, l'identification des vecteurs de diffusion des pratiques architecturales, la constitution des corpus construits, l'établissement des normes disciplinaires et le rapport avec les autres domaines humanistes. Ces études ont désormais pris leur place dans l'histoire de l'architecture et l'on commence à parler ici et là d'un genre spécifique, le « livre d'architecture » ou peut-être plutôt le « livre d'architecte ». Le caractère central et essentiel de l'image et de l'illustration dans les traités d'architecture a sans doute permis à ce genre d'acquérir quelques lettres de noblesse auprès des historiens de l'art. Mais le goût prononcé des architectes d'aujourd'hui pour ce mode de promotion et de reconnaissance a contribué à réorienter les historiens du passé vers ces ouvrages qui ne faisaient jusqu'alors qu'accompagner leurs études.

La diffusion et l'édition des textes liés à l'architecture partagent cependant de nombreuses questions avec celles des traités consacrés aux arts figuratifs. Le rapport que les historiens de l'art et de l'architecture entretiennent avec la philologie, en leur qualité d'usagers, n'est pas résolu. Si la plupart de ces travaux actuels traitent de textes déjà publiés dont l'établissement n'est pas mis en question, la finalité de ces travaux est loin de faire aujourd'hui consensus. Fournit-on un texte neutre (le *reprint* devrait alors suffire à la tâche) ou propose-t-on une nouvelle lecture du texte et des thèmes dont il traite ? Et surtout, la critique externe

Chercheur invité au Max-Planck-Institut (Berlin), **Antonio Becchi** travaille depuis 1992 sur le projet *Between Mechanics and Architecture* ; il a fondé la Bibliotheca mechanico-architectonica.

Pierre Caye, directeur de recherche au CNRS, a étudié Vitruve et le vitruvianisme. Il dirige au CNRS le GDR sur « les savoirs artistiques et les traités d'art de la Renaissance aux Lumières ».

Enseignant à l'École d'architecture de Paris-La Villette, **Mario Carpo** a été responsable du centre d'études du CCA entre 2002 et 2005. Ses recherches se concentrent sur les relations entre la théorie de l'architecture et l'histoire des médias.

Pascal Dubourg Glatigny est chargé de recherche CNRS au Centre Marc-Bloch (Berlin). Il a publié une traduction des *Deux règles de la perspective pratique* de Vignole d'Egnatio Danti (2003) et a dirigé *Réduire en art, la techno-logie de la Renaissance aux Lumières* (2008).

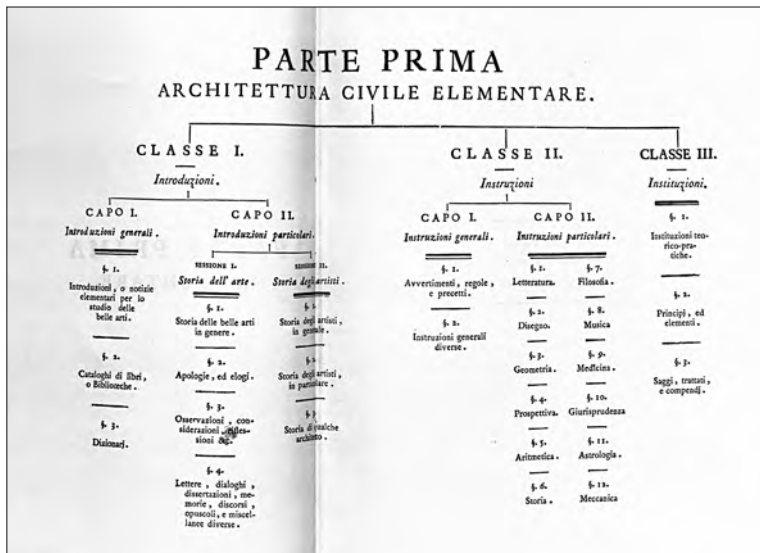
Claude Mignot, professeur à l'université de Paris IV-Sorbonne, a publié une réédition commentée de *Manière de bâtir pour toutes sortes de personnes* par Pierre Le Muet, Paris, 1623 (1981).

Théoricien et historien de l'architecture, **Werner Oechslin** a enseigné au MIT, puis à l'école polytechnique de Zurich, où, de 1986 à 2006, il a dirigé le GTA. Il étudie plus particulièrement les liens entre les théories historiques et leur écho dans la production contemporaine.

doit-elle nourrir la connaissance du texte lui-même ou celui-ci éclairer les autres témoignages de l'histoire, en particulier matériels? La publication d'écrits inédits étant assez minoritaire dans ce panorama, la question des diverses pratiques ecdotiques¹ est souvent absente du débat, mais les différents choix de traduction de textes anciens dans une langue nécessairement contemporaine sont au cœur de cette tourmente. Pour certains, la traduction, simple adjuvant, n'est pas nécessaire, alors que pour d'autres elle reste un instrument d'appropriation intellectuelle indépassable car global. L'édition numérique, lorsqu'elle est pourvue de combinatoires permettant d'entrer dans la critique interne du texte, voudrait résoudre ces choix difficiles en proposant une multitude de niveaux d'entrée. Mais la définition des champs et des liaisons opératoires du logiciel ne constitue-elle pas déjà une proposition herméneutique? Les limites, thématiques et quantitatives, des documents externes alors convoqués ne forment-elles pas les contours d'une lecture guidée? [Pascal Dubourg Galtigny]

Pascal Dubourg Galtigny. *Comme le montre le débat précédent, l'intérêt des historiens de l'art figuratif pour les textes est relativement récent et s'est considérablement accru ces vingt dernières années, avec les multiples rééditions du manuel de Julius von Schlosser sur la littérature artistique (Vienne, 1924), mais l'histoire de l'architecture a toujours publié et commenté les éditions anciennes. Cela est en partie dû au rôle central qu'a joué la théorie des ordres dans la structuration de la discipline qu'est l'histoire de l'architecture. Comment évaluez-vous l'extension thématique du champ de publication des traités liés à l'architecture ces vingt dernières années? En d'autres mots, de quelle manière avons-nous progressé depuis le tableau très large dépeint par Angelo Comolli dans les quatre volumes de sa bibliografia storico-critica dell'architettura civile ed arti subalterne (fig. 1a-b)²?*

1. Angelo Comolli, *Bibliografia storico-critica dell'architettura civile ed arti subalterne*, Rome, 1788, vol. 1 : a. tableau synoptique ; b. p. 81 : Dizionario: Grapaldi, *De partibus ædium*, 1516.



PARTE PRIMA. CLASSE PRIMA: 81

§. III.
Dizionarioj.

Francisci Marii Grapaldi de partibus ædium: Addita modo verborum explicacione: Quæ in eodem libro: continentur: Opus sane elegans, & eruditum: tum propter multijugam Variarum rerum: Lectionem: cui propter M. Vitruvii, & Cornelii Celsi: emaculatas dictiones: Quæ apud ipsos: vel mendose: Vel obscure: Videbuntur. (In fine) Impressum Parmæ per accuratissimos Impressores Octavianum Saladum, & Franciscum Ugoletum Cives Parmes. Impensis Antonii Quintiani, qui passus non est labores Grapaldi Undequaq. Viri doctissimi Interire: Quæ vivitum colebat, amabat, & venerabatur: Die septimo Maii M. D. XVI. (in 4.)

Ecco il più antico, e più erudito dizionario architettonico. Fra le tante edizioni, che ne abbiamo, io ho riferita qui da principio questa del 1516, perchè è la più accresciuta, e la più completa di tutte. Merita però quest'opera, che si parli con estrezza anche delle altre edizioni, si per la rarità delle medesime, che per la

Claude Mignot. La théorie des ordres est effectivement l'un des champs privilégiés pour la *tratattistica* architecturale, mais le livre touche tous les secteurs de l'art de bâtir, de la stéréotomie et de l'art du charpentier aux ornements sculptés en passant par les modèles distributifs, et cela dès le ^{xvi}^e siècle, où Sebastiano Serlio, Jacques Androuet Du Cerceau et Philibert Delorme déclinent tous les types de livres d'architecture possibles³. L'importance des livres dans le processus de création architecturale est en effet co-essentielle à la formation de la culture architecturale moderne. La lecture, la traduction, le commentaire et l'illustration du *De architectura* de Vitruve d'une part, le relevé graphique des monuments antiques et leur analyse d'autre part, installent un nouvel *habitus*, et toute la littérature architecturale part de ce noyau initial, en un arbre spectaculaire où Vitruve remplace Jessé. Un siècle et demi après l'impression des deux premiers livres d'architecture (*De re ædificatoria* par Leon Battista Alberti, Florence, 1485; *De architectura libri decem* par Vitruve, Rome [?], 1486 [?]), le nombre des livres est tel qu'aucun architecte ne peut plus les rassembler dans son cabinet.

La bibliographie historique et critique d'Angelo Comolli est très intéressante: en offrant un tableau très large, trop large sans doute, non seulement de l'architecture, mais aussi des « arts qui en dépendent » [*arti subalterne*], elle s'affronte à la difficulté de définir les limites du champ architectural, mais conduit à une bibliothèque idéale assez confuse. Aussi, à mon sens, la première bibliographie moderne d'architecture est-elle celle que Louis Savot a publiée à la fin de son *Architecture française des bâtiments particuliers* (Paris, 1624; rééd., 1673 et 1685 avec des notes par François Blondel; fig. 2): « Déclaration des principaux auteurs, qui ont écrit non seulement de toutes les parties de l'architecture, mais encore de quelques unes d'icelles », où Savot recense environ quatre-vingts ouvrages.

Si les architectes et les historiens de l'architecture ont toujours réédité et commenté les traités anciens (voir la *Bibliothèque portative d'architecture* publiée par Jombert en 2 volumes, 1764-1766), l'intérêt n'a longtemps porté que sur les traités-phares, de Vitruve et Alberti (fig. 3a-b) à Palladio, de Delorme à Ledoux, même si les *reprints* de Gregg Press (à partir de 1964) et surtout les microfilms publiés par Hachette offraient déjà un panel très conséquent, tandis que les éditions Il Polifilo, à Milan, constituaient à partir de 1966 une superbe collection d'éditions critiques (fig. 4a-b), dont le modèle n'a pas été suivi par les rééditions françaises, qui se contentent souvent d'une plus ou moins brève introduction.

L'établissement d'une bibliographie plus exhaustive n'a commencé qu'il y a une trentaine d'années, avec un double biais: bibliographies établies à partir de collections particulières⁴; bibliographie d'un auteur (Vignole, Palladio). Les tentatives de bibliographies critiques plus complètes sont encore plus récentes: la simple, mais utile, liste alphabétique publiée par John Patrick Tuer Bury en annexe dans *Les traités d'architecture de la Renaissance* a été développée en collaboration avec Paul Breman dans *Writings on architecture, civil and military, c. 1460 to 1640*⁵: la liste initiale, de 170 titres en 1988, est passée à 280 titres en 2000. Dans l'ouvrage grand public *Théorie de l'architecture*



2. Louis Savot, *Architecture française des bâtiments particuliers*, Paris, 1685, p. 340-341 : passage sur Vitruve et Philandrier.



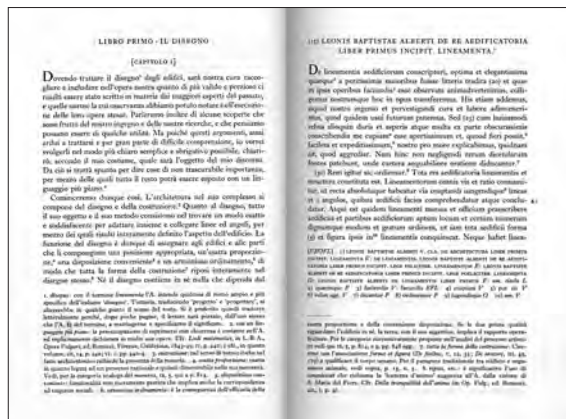
3. Alberti, *L'Architettura*, Venise, 1565 : a. frontispice ; b. livre I, chapitre 1.

Antonio Becchi. En Italie, la réédition des traités d'architecture « classiques » est liée, en particulier, au projet lancé par les éditions Il Polifilo dans les années 1960 comme il a été indiqué. Le climat culturel était celui déjà évoqué dans le débat précédent. Il me semble que l'on sent aujourd'hui le besoin de reprendre en main ces éditions, si précieuses soient-elles, et d'en développer les connexions culturelles. Dans ces vieux volumes – devenus à leur tour improprement des « classiques » –, les traductions, les appareils critiques, les glossaires devraient être profondément revus et mis à jour.

Les travaux les plus récents, telle l'étude de Marco Biffi (2002) consacrée à la traduction par Francesco di Giorgio Martini du *De architectura* de Vitruve (à partir du manuscrit Il.I.141 conservé à la Bibliothèque nationale de Florence)⁶, laissent voir les potentialités d'une nouvelle approche envers les traités d'architecture, plus consciente des différents savoirs que l'étude de ces œuvres réclame. Dans cette démarche, le champ des enquêtes s'étend et s'approfondit naturellement et demeure ainsi moins lié aux domaines de prédilection de chaque chercheur.

Si l'on rapproche la réimpression (1997) de *l'idea della architettura universale* (1615) de Vincenzo Scamozzi – éditée par le Centro internazionale di studi di architettura Andrea Palladio et accompagnée d'un très bon essai introductif – des recherches philologiques et d'histoire de l'art développées dans le milieu de la Scuola normale de Pise et de l'Accademia della Crusca, dont l'étude de Biffi est un exemple remarquable, nous avons un cadre précis de ce que serait une collaboration optimale entre les philologues et les historiens de l'art et de l'architecture. De cette collaboration,

4. Alberti, *L'Architettura* [*De re aedificatoria*], Milan, Edizioni Il Polifilo, 1966 : a. *Incipit* du manuscrit du *De re aedificatoria* (Olmouc, Bibliothèque de l'archevêché), Florence, vers 1485 ; b. page de titre ; c. Livre I, *Il disegno*, texte italien ; d. Livre I, *Lineamenta*, texte latin.



de la Renaissance à nos jours..., 117 traités sont présentés dans 89 études (Cologne/Paris, 2003 ; fig. 5a-c). Mais les deux ouvrages standards, sur lesquels les tentatives postérieures devront sans doute se caler, restent sans doute à ce jour, d'une part le *British architectural books and writers, 1556-1785*, par Eileen Harris et John Savage (Cambridge/New York/Port Chester, 1990 [Mansfield Centre, 2000]), où sont inventoriées 950 éditions différentes, et d'autre part la *Bibliografia Serliana: catalogue des éditions imprimées des livres du Traité d'architecture de Sebastiano Serlio (1537-1681)*, par Magali Venise (Paris, 2007), classée par ordre chronologique.



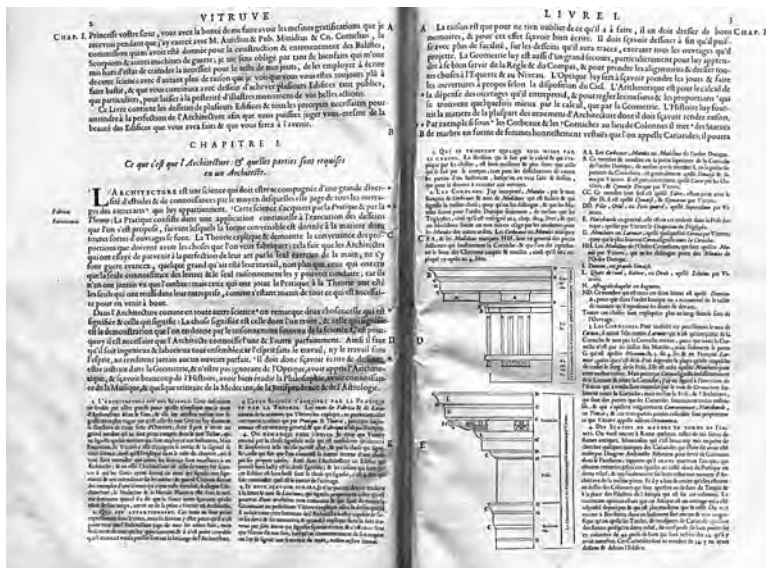
on sent aujourd'hui un besoin urgent, lié au désir de relire les classiques « dans le texte », dans leur intégralité et sans le biais de médiations. Il s'agit d'un travail de recherche qui traverse les arts et les sciences et qui a récemment trouvé un lieu fait pour le dialogue et la méditation au sein de la Stiftung Bibliothek Werner Oechslin (www.bibliothek-oechslin.ch), associée, non par hasard, à cet entrecroisement de savoirs qui, avant de devenir une fondation, fut la meilleure bibliothèque privée du monde dédiée à la *scientia ædificandi*.

Dans ces dernières années, à côté de ces projets de recherche se sont multipliées des initiatives éditoriales inattendues visant à proposer au grand public les réimpressions de traités célèbres à des prix concurrentiels, exploitant les bas coûts des techniques modernes de reproduction. Dans ces cas, le défaut réside parfois dans les introductions improvisées, que le lecteur perspicace (souvent l'étudiant désargenté ou le jeune chercheur) oublie aussitôt, se contentant d'avoir sur le bureau une copie, même de mauvaise qualité, d'un volume désiré depuis longtemps. Il s'agit d'exemples significatifs parmi lesquels l'exemplaire imprimé fait concurrence à la copie numérique, du moins parmi ceux qui préfèrent le livre dans un format traditionnel ou qui considèrent que les deux types sont complémentaires et aussi nécessaires l'un que l'autre.

Werner Oechslin. Nous avons longtemps eu du retard par rapport à Comolli... et nous en avons toujours ! Les raisons sont simples : les compétences, savoirs et pratiques architecturales mis en œuvre par Comolli sont beaucoup plus complets ; l'histoire de l'art, en revanche, s'est limitée à considérer l'architecture d'un point de vue esthétique et s'est concentrée en outre sur l'apparence (*Erscheinungsform*) des bâtiments. Privilégier dans ce sens *l'a posteriori* tourne au désavantage de tout ce qui est lié au processus même de faire de l'architecture, de construire, etc. Nous avons donc exclu les mathématiques, la géométrie, la mécanique... Et il est nécessaire de récupérer et de combler cette grande lacune, aussi et surtout par rapport au contexte historique, qui permet de conserver la totalité des intérêts et des compétences architecturales convoqués pour la construction.

L'histoire de la théorie de l'architecture a suivi des modes réductifs analogues. Elle a longtemps privilégié d'une façon excessive les ordres, et a failli à se demander ce qu'était – et ce qu'est – une théorie : selon Vitruve, rien d'autre que l'« *explicare et demonstrare* », la *praxis*, ce qui fait de l'architecture – tout court ! – un « *habitus faciendi cum ratione* » (Aristote). « Raisonner » (d'une façon intelligente) de l'architecture est donc théorie... et ce sont ces textes qui intéressent.

5. *Théorie de l'architecture de la Renaissance à nos jours*, 117 traités présentés dans 89 études, Cologne/Paris, 2003 : a. couverture ; b. p. 812-813 : Rem Koolhaas, *Delirious New York* ; c. quatrième de couverture.



6. Claude Perrault, *Les dix livres d'architecture de Vitruve corrigés et traduits nouvellement en français avec des notes et des figures*, Paris, 1673, p. 2-3 : livre I, chapitre 1.

Pierre Caye. Il faut insister ici sur la spécificité de l'architecture par rapport aux autres arts. L'architecture entretient un rapport très étroit au texte qui est non pas une simple annexe de sa pratique, mais plus fondamentalement une partie constitutive et intégrante de sa discipline: sa *ratiocinatio*, pour reprendre le terme vitruvien. La première carte d'identité du Corbusier – c'est une anecdote significative – indiquait pour profession non pas « architecte », mais « écrivain »: il est vrai qu'il a publié plus de soixante-dix ouvrages. Que ce soit Claude Perrault avec ses *Dix livres d'architecture de Vitruve* (1673 et 1684; fig. 6a-b) ou Rem

Koolhaas avec *New York Délire* (1978)⁷, il apparaît que la maîtrise du texte permet à l'architecte d'accéder à la commande. Il n'y a évidemment rien de comparable dans les autres arts. Il faut donc traiter le texte d'architecture, non pas comme le simple témoignage *a posteriori* d'une pratique, mais comme opérateur fondamental du projet architectural.

La littérature architecturale forme un immense continent textuel aux régions et aux fonctions les plus diverses: traités, essais, encyclopédies et dictionnaires, portfolios, autobiographies d'architectes, etc. Je parle ici, et j'insiste sur cette mise au point, d'une littérature de professionnels, d'acteurs pléniers du dispositif constructif où s'insère l'architecture, plus encore que de critiques. Il s'agit alors de comprendre la place de chaque texte dans le dispositif pratico-discursif complexe que met en place l'architecture à chaque moment de son histoire, sa logique dans la conception du projet et dans sa constitution théorique. Telle est à mon sens l'une des tâches principales de l'éditeur contemporain de ce type de littérature. Or, il faut bien avouer que nous n'avons plus, à cette fin, la maîtrise des instruments théoriques qu'un Quatremère de Quincy, par exemple, pouvait mobiliser en son temps dans son *Encyclopédie méthodique: dictionnaire d'architecture* (3 vol.: 1788, 1801, 1820).

Mario Carpo. Comme la question l'indique, l'une des raisons de la longévité des traités architecturaux dans la tradition classique a été, pendant des siècles, leur fonction opérationnelle et instrumentale. Cela ne s'applique pas à tous les traités, bien évidemment (et la question du « public visé » reste ouverte pour beaucoup d'entre eux); mais nombre de traités d'architecture ont été publiés dès le début comme de véritables outils de travail pour les architectes. À partir de la fin des années 1970, la réédition (de la réimpression à la traduction) de traités architecturaux fut singulièrement liée au contexte du post-modernisme: beaucoup d'architectes en exercice avaient besoin de recourir aux traités d'architecture classiques pour en apprendre de nouveau les règles et la théorie. Si Vitruve a été un succès dans les années 1980-1990, c'est parce que beaucoup d'architectes l'ont utilisé comme carnet de modèles – tout comme c'était déjà le cas à la Renaissance –, bien que cette fonction soit en contradiction avec sa destination première. Aujourd'hui, le post-modernisme appartenant désormais

au passé, cette vogue inattendue des traités architecturaux classiques, répondant à la demande populaire – d'intérêt général –, régresse. Les historiens de l'architecture vont devoir s'adapter à une situation plus difficile : publications moins nombreuses, meilleur marché, mais, on l'espère, plus savantes dans ce domaine.

Pascal Dubourg Glatigny. *À travers les éditions numériques, les textes – ou plutôt certains textes – sont de plus en plus accessibles, et cités, conséquemment. Par une sélection aléatoire, Gallica a cependant rendu accessibles de nombreux ouvrages importants pour l'histoire de l'architecture. On pense aussi aux cédéroms, de types très différents, qui évoluent entre le très coûteux et discuté ATIR (Chadwyck-Healey) et les éditions économiques ayant dévoilé de nombreux textes pratiquement inconnus comme la « biblioteca digital de clásicos Tavera ». Malgré la dispersion, le champ documentaire commence à se structurer, notamment à travers les méta-sites, dont le plus spécialisé est la Bibliotheca mechanico-architectonica. À travers l'usage parfois immodéré des recherches automatisées dans les textes numériques édités en mode OCR (reconnaissance optique de caractères), ces nouveaux procédés de publication risquent-ils de multiplier l'effet de citation ? Ou pensez-vous en revanche qu'ils vont augmenter la réflexion sur les textes et ouvrir de nouveaux questionnaires critiques ?*

Pierre Caye. L'édition numérique est, en matière de littérature architecturale, un instrument éditorial formidable avec lequel la publication traditionnelle sur papier ne saurait rivaliser, en tout cas pour certains des textes les plus fondamentaux du corpus, en raison de la complexité de leur organisation, une complexité qu'atteint rarement la littérature touchant les autres arts. Encore faut-il mettre au point des systèmes de navigation suffisamment précis et structurés ! Je prendrai quatre exemples qui concernent des opérations d'édition numérique en cours. Nous mettons actuellement en place avec l'équipe ARTFL (American and French Research on the Treasury of French Language, Chicago University/CNRS), l'éditeur électronique de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, une édition numérique de *L'Encyclopédie méthodique : dictionnaire d'architecture* de Quatremère de Quincy qui nous permettra, entre autres fonctionnalités, de comparer en simultané les notices de Quatremère avec les notices d'architecture rédigées pour *L'Encyclopédie* par Jacques François Blondel et ses continuateurs, notices dont la nomenclature a servi de point de départ à Quatremère, comme c'est la règle expresse pour tous les volumes de *L'Encyclopédie méthodique*. Cette édition s'inscrit dans un projet à plus long terme d'édition intégrale de *L'Encyclopédie méthodique*, dite « Panckoucke » (1782-1832), dont l'instrument numérique servira à établir ce que Panckoucke lui-même appelait de ses vœux sans avoir jamais pu le réaliser, c'est-à-dire la « clé méthodique », ou indexation générale des principales notions communes à l'ensemble des ouvrages, de sorte que l'on pourra alors mieux comprendre la place de l'architecture dans l'ensemble des savoirs de la première moitié du XIX^e siècle.

L'édition numérique se révèle aussi très utile pour diffuser les textes à éditions multiples du vivant même de leur auteur, et je pense en particulier à deux des principaux commentaires du Vitruve que nous éditons en collaboration avec l'École nationale des chartes, ainsi qu'avec les universités de Paris I et de Bologne : le Daniele Barbaro et le Claude Perrault. Le *De architectura* de Barbaro connaît trois éditions du vivant de son auteur : une première édition italienne en 1556, une seconde édition italienne en 1567, immédiatement suivie par l'édition latine qui date aussi de 1567. L'instrument numérique nous permettra non seulement de confronter les trois éditions successives, mais, mieux encore, de forger un lexique détaillé latin-italien des termes

d'architecture à partir du corpus traité. Nous pouvons de même comparer les deux éditions du Perrault (1673 et 1684) en intégrant de surcroît le texte latin du *De architectura* sur lequel Perrault a travaillé. Par ailleurs, l'instrument numérique offre de grandes possibilités pour l'édition des manuscrits selon le critère le plus rigoureux de l'écodotique, manuscrits qui, sous diverses formes, constituent une part non négligeable du corpus architectural. Je pense notamment au projet – soutenu par l'ANR (Agence nationale de la recherche) – de Robert Carvais et de son équipe qui vise à établir le texte-maître du cours inédit d'Antoine Desgodets à l'Académie d'architecture à partir de plus d'une trentaine de textes-témoins manuscrits. Notons enfin que l'instrument numérique favorise, par son ouverture et sa plasticité, le travail en équipe qui, pour des corpus aussi lourds et aussi complexes, me semble incontournable.

Antonio Becchi. L'effet de « citation automatique » existe et augmentera encore dans le futur, puisque cela est inévitable, mais il s'agit d'un effet secondaire très modeste par rapport aux potentialités des bibliothèques numériques. Pour qui souscrit aux principes affirmés dans la déclaration de Berlin⁸, le choix de son camp est évident et n'admet pas la commode ambiguïté du « oui, mais... ». Mettre à disposition de tous, *via internet*, les œuvres imprimées ou manuscrites faisant partie d'un patrimoine culturel commun qui ne sont pas protégées par des copyrights n'est pas une option, mais un devoir, dans de nombreux cas un devoir contraignant et « institutionnel ».

À ce propos, il serait en revanche utile d'ouvrir une parenthèse sur la vieille notion de copyright, opposée au *copyleft*⁹, mais cette question nous emmènerait trop loin. Je citerai seulement deux exemples. En 2006, le Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte (MPIWG) de Berlin a acquis sur le marché des antiquaires américains une copie du *Diversarum Speculationum Mathematicarum et Physicarum Liber* (1585) de Giovanni Battista Benedetti, qui renferme des notes manuscrites de Guidobaldo del Monte. Il s'est agi d'un investissement économique important, à travers lequel on a évité que ce précieux témoignage ne disparaisse dans la bibliothèque de quelque riche collectionneur privé et qu'il ne soit traité comme un trophée à montrer à un cercle d'amis. Quelques semaines plus tard, le volume a été numérisé et mis à la disposition de tous dans la bibliothèque numérique du MPIWG (libcoll.mpiwg-berlin.mpg.de). Dans le même temps, un exemplaire (inconnu des experts du domaine) de l'édition latine du commentaire de Daniele Barbaro (1567) au *De architectura* de Vitruve,

7. Vitruve, *De architectura*, édition de 1567 avec commentaires de Daniele Barbaro ; page d'errata et annotations manuscrites sur le site libcoll.mpiwg-berlin.mpg.de.



avec un ex-libris de Vincenzo Scamozzi et des notes manuscrites, a été, lui aussi, scanné et mis en ligne dans la même bibliothèque numérique (fig. 7). Dans les deux cas, les œuvres font aujourd'hui l'objet d'études approfondies et le débat n'est pas réservé à un petit groupe d'élus.

Il s'agit de deux exemples pour lesquels la coquetterie antiquaire, les réticences académiques, la myopie des institutions auraient pu entraver ce processus de « libre circulation des idées » que la déclaration de Berlin cherche à valoriser et à soutenir. Par chance, il en est advenu tout autrement et cela nous pousse à nous demander qui peut regretter le temps où cela se produisait.

Claude Mignot. La citation obtenue par moteur de recherche ne peut fonctionner que lorsque l'ensemble du texte source est retranscrit, ce qui fait perdre au projet initial la moitié de sa substance. Je suis convaincu que les limites de ce type d'interrogation et d'utilisation apparaîtront très vite, et pour partie sont déjà évidentes pour les objets sur lesquels on l'a essayé, comme le traité d'Alberti.

Le traité d'architecture s'inscrit presque toujours dans un genre, une famille et une forme de livre: le format, la mise en page, la nature des images sont décisifs; les mêmes mots peuvent prendre des sens sensiblement différents selon le contexte.

Il n'y a pas de lecture automatique intelligente, la numérisation est seulement une commodité. Restent indispensables les synthèses pensées: citons comme exemple celles de Vaughan Hart et Peter Hicks, *Paper palaces: the rise of the Renaissance architectural treatise* (New Haven/Londres, 1998), ou d'Alina Payne, *The architectural treatise in the Italian Renaissance: architectural invention, ornament and literary culture* (Cambridge/New York, 1999).

Werner Oechslin. Une chose à améliorer est l'accès aux textes; l'autre, beaucoup plus importante, de les accompagner avec choix, jugement et compétence. Le traitement « aléatoire » des textes, aujourd'hui encore plus courant, et presque normalisé, tout au moins banalisé par internet, correspond à ce que nous préférons faire souvent des petites citations, copiées et réitérées à partir d'autres citations. Travailler avec des textes demande de l'exigence, prend du temps et requiert une importante préparation; on risque de dissimuler le manque d'études approfondies par la production d'informations en tout genre. Certes, mettre à disposition des textes souvent difficilement accessibles est souhaitable. Mais il est essentiel de développer une discipline approfondie de lecture et aucune avancée technique ne pourra nous en dispenser sans engendrer d'importantes pertes. La lecture d'un texte reste une tâche analytique et exige un exercice de compréhension complexe mettant en jeu des outils sophistiqués. C'est par persévérance et passion, et non par empressement et souci d'économie, que l'on maîtrise ce type de recherche.

Pascal Dubourg Glatigny. *À propos de l'image dans les traités. Contrairement aux textes modernes consacrés aux arts figuratifs qui ne contiennent que peu ou pas d'images, les traités d'architecture présentent pratiquement toujours des illustrations: représentations, plans ou schémas, etc. De nombreuses éditions récentes de traités d'architecture déstructurent les ouvrages pour recomposer un itinéraire de lecture, souvent agrémenté d'une documentation visuelle complémentaire. L'édition en ligne, lorsqu'elle dépasse le mode image, bouleverse également la cohérence éditoriale originelle des traités et les principes intellectuels et bibliographiques qui ont présidé à leur composition. L'image joue cependant un rôle décisif dans le traité d'architecture et assure le lien entre l'expression linguistique et la traduction matérielle de l'idée. Pensez-vous que ces évolutions permettent de créer de nouveaux rapports entre les textes et les images? Lesquels auriez-vous tendance à privilégier? Ou doit-on craindre au contraire qu'elles déstructurent la cohésion historique des ouvrages réédités?*

Mario Carpo. Pour répondre ensemble aux deux dernières questions, une des caractéristiques-clés des publications modernes de traités architecturaux a été la constance invariable de leur disposition graphique: textes et images ont été conçus pour être reproduits à l'identique, telles les empreintes immuables de leurs matrices d'imprimerie. Et ceci venait à l'encontre de la diffusion, souvent aléatoire, des textes et des images qui caractérisèrent la transmission manuelle.

C'était l'un de ces temps historiques où, comme Marshall McLuhan le disait, le médium, c'est le message – et un message révolutionnaire : l'imprimerie en tant que médium définit le mode d'utilisation des nouveaux traités architecturaux, conçus en fonction de l'imprimé. Les médias numériques suivent une logique différente. Tout ce qui est numérisé est par définition variable. Donc, si nous voulons exploiter les possibilités qu'offre la numérisation pour l'étude de documents imprimés, il est obligatoire, lors de la migration de ceux-ci vers le numérique, de conserver comme point de départ un fac-similé de la disposition typographique et graphique originale. C'est technologiquement réalisable et facile à faire. Toutes les possibilités d'exploitations numériques (et les nombreux avantages qu'elles offrent) sont vides de sens et inutiles si elles ne peuvent se référer à une reproduction numérisée, mais inaltérable, de l'original. Nous devons garder à l'esprit que les logiques techniques du numérique et de l'imprimé sont réciproquement antagonistes. Si nous voulons exploiter le nouveau pour étudier l'ancien, quelques précautions doivent être prises.

Claude Mignot. Rudolph Wittkover a joué un rôle historique en considérant le « traité » comme un objet intellectuel¹⁰, mais depuis peu, notamment grâce aux travaux de John Savage, Peter Fühling, Annie Charron et d'autres, nous mesurons mieux que le livre d'architecture est un objet matériel, particulier, et même singulier, au sens étymologique du mot, et cela encore au début du ^{xix}^e siècle¹¹. La déstructuration opérée sur les livres d'architecture anciens et la manipulation des images auxquelles les mises en ligne conduisent souvent peuvent peut-être avoir des effets sur l'art et l'architecture contemporains, mais l'historien doit au contraire considérer chaque livre d'architecture comme un objet potentiellement unique.

Werner Oechslin. Tant que nous tiendrons à étudier *un* texte dans *son* contexte pour en comprendre les conditions historiques et théoriques précises, la « loi herméneutique » de respecter cette historicité restera impérative. On peut ajouter, exclusivement dans le cas d'un commentaire ou d'une interprétation, une illustration, restituée, pour aider. Mais je crains que la question posée ici ne soit autre, et qu'elle vise cette mode de vouloir satisfaire le lecteur qui ne lit plus et préfère les images. On connaît des « éditions » du *De architectura* de Vitruve où la glose du ^{xix}^e siècle est « illustrée » par les xylographies de Fra Giovanni Giocondo et Cesare di Lorenzo Cesariano. Ce sont des « tromperies » désastreuses. Bref, c'est à la discipline de traiter correctement un texte qui compte. Tout doit suivre cette priorité absolue.

Antonio Becchi. Le « jeu avec les images » a toujours fait partie de la diffusion des œuvres imprimées. Les démembrements, les vols, les plagiats, les regroupements artificiels ont concerné, sur un mode tout particulier, les traités d'architecture, où l'implantation iconographique demandait souvent un important investissement économique. Sur ce point, le danger majeur me semble être celui, très concret, de la numérisation systématique, où l'on privilégie le nombre sans se préoccuper beaucoup de la substance. Dans Gallica, mais surtout dans la bibliothèque digitale mise en place par Google, on retrouve de plus en plus souvent des textes illustrés avec des images de qualité si médiocre qu'il faut conseiller une nouvelle reproduction. Dans la « bibliothèque Google », les tables hors-texte sont parfois simplement omises, dans d'autres cas « coupées » parce que l'opérateur n'a pas eu la patience de déplier les tables de grand format (ou bien n'avait pas à disposition le matériel *ad hoc*).

Ce préambule général fait, je tiens à souligner que, s'il est vrai que la faculté de manipuler les images peut favoriser les initiatives d'une valeur douteuse, les potentialités du procédé demeurent cependant plus importantes et dignes d'intérêt que ses risques, présumés ou réels. On doit penser, par exemple, à la possibilité d'aborder les études historico-critiques dans un spectre large, qui convoque les textes imprimés et les manuscrits, avec l'intention de suivre les histoires de certaines images-clés déterminées de la littérature sur l'architecture et leurs « commentaires » (d'ordre philologique, technico-constructif, etc.). La banque de données numérique n'est qu'un instrument, mais utilisé avec soin, il peut produire des résultats importants dans un domaine de recherche encore aujourd'hui étrangement peu exploré (malgré l'usage de plus en plus fréquent des images « architectoniques » extraites des grands traités).

Pierre Caye. L'architecture est un savoir galénique, c'est-à-dire qui relève de la filière *logos-skia-ergon* par laquelle Galien définissait la logique médicale. La *skia*, c'est-à-dire le dessin, le croquis, le relevé, a donc ainsi un rôle médiateur fondamental entre le projet et sa réalisation, et plus généralement entre la théorie et la pratique. Mieux encore, et en cela l'architecture se rapproche des autres arts du *disegno*, elle contribue à faire progresser le projet lui-même comme si le lien entre le *logos* et la *skia*, entre le discours et la figure, avait un véritable pouvoir de création. Le récent ouvrage de Karim Basbous, *Avant l'œuvre: essai sur l'invention architecturale* (2005), montre dans ce cadre toute la complexité des rapports entre le dessin et la conception mentale dans la genèse du projet. Ces liens sont une réalité fondamentale du dispositif complexe de production architecturale où les ouvrages prennent place. Il appartient à l'éditeur scientifique non de les réinventer, mais simplement de les comprendre puis de les expliquer.

Pascal Dubourg Glatigny. *L'édition de textes anciens d'histoire de l'architecture présente une très grande diversité de modèles : de la pratique philologique la plus traditionnelle et rigoureuse à l'édition expérimentale en passant par de nombreux modèles mixtes. Sans oublier la catégorie du « coffee table book », dans laquelle le livre d'architecture est également présent. Le public de ces éditions est très varié et parfois le public acheteur se distingue clairement du public utilisateur.*

Les traductions actuellement sur le marché posent également la question des destinataires. Elles sont assez rares en français, mais fréquentes dans d'autres langues comme l'espagnol ou l'anglais. Pensez-vous que la préparation et l'attente du public académique de ces aires culturelles soient différentes ? Dans quelle mesure les récentes traductions de textes d'architecture et des arts qui lui sont liés contribuent à la médiation de la culture ancienne ?

Werner Oechslin. Tout le monde est libre de s'exprimer comme il veut. Mais quand on touche des catégories comme celle de l'« édition », on entre dans un domaine paramétré et riche d'un passé plein d'expériences. Tant que les conventions établies sont suivies, la forme peut varier... Il y a des formes d'édition qui privilégient le lecteur et d'autres qui rendent le texte difficile, voire impossible à lire. Le contraste entre le *coffee table book* et l'édition scientifique est faux : il est souhaitable que des éditions de texte soient faites avec le plus grand soin éditorial (ce qui est donc aussi un luxe...).

Claude Mignot. La question de la traduction des traités d'architecture se pose de manière particulière pour les Français, puisque la plupart des traités anciens ont été publiés en français et en italien. Même pour les traités édités initialement en latin, comme Vitruve ou Alberti, la question est ambiguë car il existe des traductions anciennes, parfois très libres, en italien et en français, comme celles de Jean Martin (1547 et 1553), et la connaissance du latin est précisément nécessaire pour mesurer

la dérive opérée par les traducteurs successifs. Dans ce champ, la pesée du sens des mots est particulièrement délicate : les traductions anciennes constituent à mon sens aussi des œuvres originales, et elles doivent elles aussi être analysées à ce titre.

Les traductions modernes, elles, ne peuvent être pour nous, comme pour les lecteurs des philosophes ou de Sigmund Freud, qu'un secours commode, mais aussi trompeur qu'utile.

Antonio Becchi. Le cas anglais devrait être considéré à part. Il est évident que quelque éditeur que ce soit a plus intérêt à publier un volume où les textes et les appareils critiques peuvent être lus par des millions de personnes que par des centaines. Les éditions en langue anglaise ont cette caractéristique. Il y a en outre différents projets de recherche, comme ceux portés en avant avec de bons résultats par Vaughan Hart et Peter Hicks (1996-2001) sur les œuvres de Sebastiano Serlio¹², qui comblent un vide dans la littérature de l'architecture en langue anglaise et constituent un bénéfice incontestable pour les autres aires culturelles, en intégrant, par exemple, les importantes études développées en France dans le cadre du programme de recherche déjà évoqué, *Sebastiano Serlio à Lyon. Architecture et imprimerie* (avec les publications relatives).

À l'inverse, le cas espagnol peut servir de leçon à l'Europe entière. L'Espagne a mieux su tirer profit que les autres pays du fait amplificateur de la dialectique *fédérale*. Les universités (ou tout du moins les centres de recherche) soutiennent de très bons projets éditoriaux – souvent tournés vers des œuvres ou des auteurs profondément liés au territoire – et dans le même temps la langue espagnole (dans ses diverses déclinaisons) est promue au niveau national avec de vastes programmes de traduction et de rééditions. Les activités de la Sociedad Española de Historia de la Construcción et les publications de l'Instituto Juan de Herrera témoignent d'une clairvoyance culturelle qui porte l'Espagne à l'avant-garde aussi dans ce domaine de la recherche. Il s'agit du résultat d'une alliance virtuose entre la fierté linguistique et le sens de la responsabilité culturelle, deux facteurs qui en France, en Allemagne ou en Italie ont des implications très diverses, même par rapport aux différentes réactions liées à la menace de l'homogénéisation anglo-américaine.

Par ailleurs, il est important de souligner combien les études critiques les plus sérieuses et approfondies partent souvent d'un travail de traduction, parce que l'enquête sur chaque terme et sur l'ensemble de l'œuvre contraint les éditeurs et traducteurs à affronter directement, dans le détail, toutes les difficultés interprétatives et à exposer, noir sur blanc, les limites de leurs propres compétences. Le travail encyclopédique développé ces dernières années en France autour du traité de Vitruve et rassemblés dans les volumes publiés par Les Belles Lettres a valeur d'exemple. Le rôle de médiation avec la culture antique développée par ce biais et par d'autres projets éditoriaux me semble bien souligné par l'intérêt croissant pour les thèmes et les auteurs qui sont au centre de ces recherches. L'attention renouvelée à l'égard du monde romain et de la langue latine, même parmi les jeunes et en particulier dans les pays anglo-saxons, passe naturellement par des canaux culturels analogues, où la traduction a le devoir de faciliter et de solliciter les approfondissements individuels.

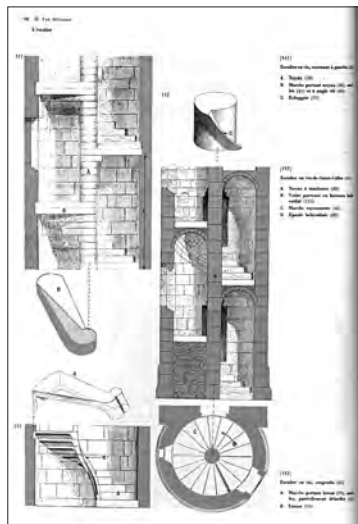
Pierre Caye. La littérature architecturale peut faire l'objet de diverses approches : histoire du livre ; médiologie (en particulier à travers le rapport texte/image) ; histoire de l'art et du patrimoine (par les informations que certains textes peuvent fournir sur des bâtiments existants ou détruits ou bien sur les modes de construction) ; histoire culturelle, ou encore ce que j'appelle l'histoire architecturale de l'architecture, où

la littérature architecturale est au service d'une meilleure compréhension des instruments de la discipline architecturale proprement dite. Ce sont à chaque fois des publics différents qui sont concernés, même si on assiste évidemment à des recoupements. Mes recherches sur les traités étant fortement axées sur le projet et sur l'histoire de sa conception, je m'adresse d'abord au public des écoles d'architecture, mais aussi aux historiens des sciences intéressés par le rapport que l'architecture entretient à la question de la technique, et par le rôle constituant de l'architecture de la Renaissance dans ce que j'appelle « l'humanisme mathématique », l'humanisme du *quadrivium* (musique, arithmétique, géométrie, astronomie) pour le distinguer de la culture littéraire et rhétorique à laquelle on restreint trop souvent la question de l'humanisme.

Comme vous, je pense que l'histoire de l'architecture et de sa littérature constitue une médiation privilégiée de la culture ancienne, permettant même d'en découvrir des aspects inédits ou mal connus. Cependant, il semble, particulièrement en France, que la peinture et son histoire occupent une place symbolique bien plus importante que l'architecture, au point de remplir l'essentiel de cette fonction médiatrice, du moins aux yeux du public et de la critique.

Mario Carpo. Comme je le disais dans ma première réponse, maintenant que les motivations pratiques du post-modernisme sont dépassées, l'érudition peut reprendre l'avantage. L'histoire architecturale et l'histoire des théories architecturales ont énormément profité de la boulimie des post-modernistes. Nous avons désormais, par exemple, d'excellentes traductions en français et en anglais du *De re aedificatoria* d'Alberti, et les fondements idéologiques de telles entreprises n'en amoindrissent nullement la valeur scientifique. Mais pour parler franchement, la théorie architecturale d'Alberti (comme ses édifices) n'a rien à apprendre en soi aux étudiants en architecture d'aujourd'hui. Ce que disait Alberti est précisément pertinent et capital parce qu'il l'a dit au moment où il l'a dit, et non parce que certains le répètent encore aujourd'hui.

Pascal Dubourg Glatigny. *Lorsque l'on parle de textes, on parle naturellement de questions en rapport avec la langue et le langage. La description des œuvres est fondamentalement liée à la capacité d'employer un vocabulaire adéquat. Au XVII^e siècle, Filippo Baldinucci écrivait l'histoire des artistes et compilait dans le même temps son vocabulaire de l'art du dessin; il pensait conjointement la description et les descripteurs. Cette préoccupation a cependant progressivement abandonné les historiens. Le Vocabulaire de l'architecture de l'Inventaire général¹³ est désormais assez ancien (1972;*



Escalier tournant. Escalier faisant au moins une révolution ou un retour complet¹⁰¹. Suivant le sens de la révolution ou montant l'escalier, l'escalier est tournant à droite ou tournant à gauche. Il y a deux autres l'escalier tournant : l'escalier en vis et l'escalier à retour¹⁰². Escalier tournant à trois volées droites séparées par des repos formant retour ou figure [fig. 94].

ESCALIER RAMPEUR-RAMPE [fig. 103, 108]. Escalier tournant à retour, formé de volées droites parallèles et de sens contraire, sans jour central¹⁰³. L'escalier rampeur-rampe a généralement deux noyaux ou un inter-noyau¹⁰⁴.

ESCALIER EN VIS [fig. 111]. Escalier tournant formé uniquement de marches giratoires¹⁰⁵. Ne pas oublier que la cage d'un escalier en vis n'est pas nécessairement circulaire. Les volées sont formées de marches portant sur un seul côté, les marches reposant sur des sautoirons en crémaillère¹⁰⁶, sur une volée en biseau ou hélicoïdale¹⁰⁷; lorsque ce biseau est formé d'assises hélicoïdales en pierre de taille, l'escalier est dit en vis-hélicoïdale [fig. 112]. Escalier en vis à noyau opposé, à noyau creux [fig. 119]. Escalier en vis à doubles révolutions [fig. 114], cf. escalier double¹⁰⁸. L'escalier en vis a habituellement un noyau : il n'est donc nécessaire de le préciser que pour opposer l'escalier en vis à noyau à l'escalier en vis à jour [fig. 113] dont le limon hélicoïdal se développe autour d'un jour central¹⁰⁹. L'ESCALIER EN VIS SUSPENDU [fig. 112] est un escalier en vis à jour central dont le limon hélicoïdal se développe autour du jour sans aucun support; cf. escalier suspendu¹¹⁰. Escalier en vis à marches portant limon [fig. 113]. L'ESCALIER EN VIS SUSPENDU À NOYAU [fig. 112] est un escalier en vis sans étage dont les marches fixées au noyau sont assemblées dans un limon extérieur sans support.

ESCALIER EN Ø [fig. 115]. Escalier tournant se développant sur un plan en forme de Ø.

8. *Vocabulaire de l'architecture*, Paris, 1988, l'escalier en vis : entrée (p. 53) et illustrations (p. 98).

9. *Glossario dell'Edilizia Romana tra Rinascimento e Barocco*, glossaire italien, entrée « intonaco » sur le site [wissensgeschichte.biblherz.it](http://www.wissensgeschichte.biblherz.it).

ARTICOLO	intonaco
Autore / Autor / auteur:	Antonucci, Cecilia
Descrizione / Beschreibung / description:	L'intonaco o "intonaco" è il termine usato per indicare la parte più esterna del rivestimento superficiale della struttura verticale ed è composto da vari strati ottenuti dall'impasto di calce e calce, sovrapposte, coccia secca o polvere di pietra. Nei documenti di cantiere a partire dalla fine del XVI secolo questo termine è sostituito da "cola" e "cola di stucco", che costituisce in realtà lo strato più esterno del rivestimento.
Immagine / Images / images:	
didattica / Bildung / pédagogique description:	impasto / mortello / enduite "Figura dell'intonaco", da "Della Architettura di Giovan Antonio Rusconi", Venezia 1590, ediz. a cura di A. Siodny, CISA Padova, Vicenza 1995, ill.
termini / Verweise / références:	cola; calce di stucco di intonaco; calce di stucco di intonaco
fonti scritte e / Bibliographie:	F. di Giorgio Martini, "Trattato di Architettura Civile e Militare", ediz. a cura di C. Maffei, B. Feltri, Milano 1951, vol. I, pp. 115-116. F. Baldinucci, <i>Vocabolario toscano dell'arte del disegno</i> , Firenze 1681, p. 77
fonti scritte e / Citazioni / citations from written sources:	Archivio MuDi, b. 427, fasc. 1, "Capitoli, parti e convensiono da osservarsi da capomastri muratori (...) nel palazzo dell'arcivescovo Pietro e Antonio et Ruffini di Masi sotto Araceli", 1630. ASB, Ospedali, S. Spirito b. 48, ff. 69-70. "Capitolo di appalto del lavoro in muratura per la costruzione del Palazzo del Sancto Spirito" 1666; ivi, ff. 19-22. "Capitoli della fabbrica di Propaganda Fide", i.d.e., ivi, ff. 27-30. "Invenzione del prezzo convenuto al presente dell' anno 1666 delle fabbriche di Roma"
	Articolo "intonaco"



10. a. Guillaume Philandrier, *Guilielmi Philandri Castilionii Galli civis Ro. In decem libros M. Vitruvii Pollionis De architectura annotations*, Lyon, 1552, p. 6 : annotations, livre I, chapitre 1 ; b. Annotations scientifiques actuelles de cette page [Frédérique Lemerle éd., *Les annotations de Guillaume Philandrier sur le « De architectura » de Vitruve Livres I à IV*, Paris, 2000, p. 66].

nouvelle édition en 1989 ; fig. 8) et rares sont les entreprises récentes : le *Glossario dell'Edilizia Romana tra Rinascimento e barocco de l'Università de Rome Tor Vergata, consultable en ligne* (fig. 9), constitue une exception. À travers les nouvelles éditions, les textes anciens sont de mieux en mieux diffusés, mais le souci de connaître le vocabulaire historique semble secondaire. Selon vous, à quoi cette désaffection est-elle liée ? La question du sens de la langue est-elle simplement encore d'actualité ?

Antonio Becchi. Le problème des vocabulaires et des glossaires représente à mon avis l'un des grands défis des années à venir en ce qui concerne la littérature sur l'architecture. Dans ce domaine, il reste encore beaucoup à faire et il faudra trouver le moyen et les instruments pour lancer des projets européens de longue haleine. La collaboration internationale entre philologues, historiens et architectes pourrait donner des résultats d'une valeur inestimable, tirant au maximum profit des potentialités des nouvelles banques de données numériques. Les études sur les traités d'architecture et sur les liens entre art, science et littérature pourraient finalement cristalliser dans le domaine de l'histoire des langues certains des points de vue « pluridisciplinaires » les plus intéressants. Dans ce domaine, les études demandent un engagement long, constant, nécessairement polyphonique : ne nous étonnons pas que rares soient ceux qui se sentent capables de relever le défi.

Le retard de ce secteur de la recherche est évident et rappelle la première question de ce débat. On en trouve une preuve parmi d'autres dans l'attention restreinte qui a été jusqu'à ce jour réservée à un dictionnaire vitruvien qui a eu une grande fortune entre le xvii^e et le xviii^e siècle, le *De verborum Vitruvianorum significatione* (1612) de Bernardino Baldi¹⁴. Une réédition (avec traduction ?) de cette importante œuvre de la Renaissance tardive italienne pourrait ouvrir de nouveaux horizons de recherche, pour l'instant seulement pressentis. Quoi qu'il en soit, la conclusion est claire : dans ce champ, la ressource des banques numériques et leur exploitation, d'une manière non plus naïve ni précipitée, représente une grande opportunité qui, dans le domaine de l'architecture, a été jusqu'à aujourd'hui à peine comprise.

Mario Carpo. Je pense que la question est posée de manière trop pessimiste. L'indexation lexicographique informatique est un outil fantastique qui devient de plus en plus accessible à tout chercheur individuel. Des interrogations lexicographiques peuvent être affinées, personnalisées et adaptées à des projets spécifiques et ciblés. Ce qui, il y a vingt ans, était encore le monopole d'équipes de scientifiques et d'instituts de recherche (ou exigeait un investissement de toute une vie chez un chercheur individuel) peut désormais être accompli – ou presque – depuis des ordinateurs portables. Si les études de sémasiologie et d'onomasiologie ne pouvaient encore récemment être réalisées que par échantillonnage aléatoire, elles peuvent dorénavant être mises à profit sur des corpus bien plus vastes. En conséquence, je vois et je prévois le développement des compétences linguistiques et lexicographiques dans notre domaine, et non l'opposé.

Pierre Caye. La langue est évidemment quelque chose d'essentiel pour l'architecture, comme pour tous les arts étroitement liés à la fois à une commande et à un chantier, c'est-à-dire pour les arts où le rapport de l'artiste à son œuvre est médiatisé par un rapport préalable aux hommes. Jean Martin, le premier traducteur français du Vitruve, traduisait *ratiocinatio* par le terme de « communication » : c'est un faux sens significatif. L'art, et en particulier l'architecture à l'âge humaniste et classique, est une sémantique ; le mouvement moderne a lui-même fait un immense effort de redéfinition des notions et des instruments de l'architecture. En architecture, on peut craindre la confusion des langues, mais non pas leur perte (à moins que cette confusion ne signe leur perte).

La langue fait encore et nécessairement sens, ne serait-ce que par l'organisation « académique » (au bon sens du terme) de l'enseignement de l'architecture. Simplement, il me semble que ce qui fait l'intérêt de la sémantique d'un art, c'est son opérativité dans la morphogénèse même de l'œuvre d'art. Et c'est peut-être ce lien-là qui n'apparaît plus aussi clairement, ce qui peut avoir pour résultat de discréditer l'approche sémantique de l'art, son approche historique aussi bien que contemporaine.

Claude Mignot. La question du vocabulaire et des vocabulaires est liée aux réflexions précédentes. La nécessité de publier des vocabulaires spécialisés apparaît assez tôt en France avec André Félibien (1676)¹⁵ et Charles Daviler (1691-1693)¹⁶.

Le vocabulaire architectural constitue un réseau à la fois cohérent dans chaque livre et mouvant d'un traité à l'autre. Les tentatives de vocabulaires européens, sur des champs particuliers, montrent la difficulté, voire l'impossibilité, de trouver des équivalents qui ne passent pas par de longues périphrases ou au contraire des raccourcis trompeurs. Par exemple, la vis de Saint-Gilles (une vis portée par un berceau hélicoïdal en pierres clavées) n'a d'équivalent qu'en espagnol (*caracol de San Gil*), parce que ce type n'existe pas (ou très rarement) en Italie et en Angleterre; la volée, partie d'escalier entre deux paliers ou repos (*flight, rampa, tramo*), est de traduction difficile lorsqu'il y a plusieurs montées¹⁷.

Werner Oechslin. Que l'on ait négligé la question du vocabulaire est conforme à la décadence de la discipline de la lecture et de la pratique des langues. Dès les premières études du texte de Vitruve, les humanistes étaient d'accord sur le fait qu'une lecture devrait être accompagnée d'une analyse du vocabulaire. Bien avant Filippo Baldinucci, Guillaume Philandrier avait – avant de republier le texte vitruvien complet – « isolé » le vocabulaire de l'architecte antique pour mieux entrer dans une analyse (fig. 10)¹⁸. D'autres comme Bernardino Baldi l'ont suivi; Francesco Mario Grapaldi a analysé la maison à travers l'instrument du vocabulaire (fig. 11)¹⁹: ce ne sont pas les exceptions, mais la règle. Il faut nous en souvenir: dans la totalité des analyses, c'est établir un texte, établir un vocabulaire, comprendre un texte (si nécessaire à travers des traductions), ajouter des commentaires qui compte. Ceux qui aimeraient connaître un programme idéal d'une analyse de texte liront – toujours avec profit – la lettre que Claudio Tolomei adressait le 14 novembre 1542 au comte Agostin de'Landi²⁰; c'est un « programme » toujours valable qui dessine les yeux!

Nota bene. Ce texte résulte de l'envoi des cinq questions aux participants (qui avaient pu lire le débat sur la littérature artistique) et d'un échange de courriels.

1. Ecdotique: art d'éditer ou de reconstituer des textes anciens par le biais de techniques sophistiquées.
2. Angelo Comolli, *Bibliografia storico-critica dell'architettura civile ed arti subalterne*, Rome, 4 vol., 1788-1792.
3. Voir Sylvie Deswarte-Rosa éd., *Sebastiano Serlio à Lyon, architecture et imprimerie*, I, 9 *Le traité d'architecture de Sebastiano Serlio, une grande entreprise éditoriale au xv^e siècle*, Lyon, 2004; Jean Guillaume éd., *Jacques Androuet du Cerceau*, Paris, 2009 (à paraître); Jean-Marie Pérouse de Montclos éd., *Philibert de l'Orme, Traités d'architecture*, Paris, 1988.

4. Laurence Hall Fowler, Elisabeth Baer, *The Fowler Architectural Collection of the John Hopkins University*, [Baltimore, 1961] San Francisco, 1991 (448 entrées); Robin Middleton, Dora Wiebenson, Claire Baines, *The Mark J. Millard architectural collection. I. French books (Sixteenth Through Nineteenth Centuries)*, Washington/NewYork, 1993; Adolf K. Placzek, Angela Giral éd., *The Avery library: Five centuries of great architectural books, Avery choice. One hundred years of Avery library (1890-1990)*, New York, 1997; et plus récemment, avec des exigences bien supérieures, Paul W. Nash et al., *Early printed books, 1478-1840: catalog of*



11. Francesco Mario Grapaldi, *De partibus aedium*: *addita modo verborum explicacione quae in eodem libro continentur*; *opus sane elegant...*, Turin, 1517, livre I, chapitre 1, page de titre.

the *British Architectural Library Early Imprints Collection*, 5 vol., Munich, 2001-2003 et le catalogue des collections architecturales de la bibliothèque de l'INHA en cours.

5. John Patrick Tuer Bury, «Annexe», dans Jean Guillaume éd., *Les traités d'architecture de la Renaissance*, (colloque, Tours, 1981), Paris, 1988, p. 485-502; John Patrick Tuer Bury, Paul Breman, *Writings on architecture, civil and military, c.1460 to 1640 a checklist of printed editions*, Goy-Houten, 2000.

6. Marco Biffi éd., *Francesco di Giorgio Martini. La traduzione del De Architectura di Vitruvio: dal ms. Il.1.141 della Biblioteca nazionale centrale di Firenze*, Pise, 2002. Voir aussi Massimo Mussini, *Francesco di Giorgio e Vitruvio: le traduzioni del 'De architectura' nei codici Zichy, Spencer 129° Magliabechiano 2.1.141*, Florence, 2003.

7. Rem Koolhaas. *Delirious New York, A retroactive Manifesto for Manhattan*, Londres, 1978 [Paris, 1978].

8. *Berlin Declaration on Open Access to Knowledge in the Sciences and Humanities*, 2003 (oa.mpg.de/openaccess-berlin/berlindeclaration.html).

9. Voir www.techno-science.net: «Le copyleft [...] est la possibilité donnée par l'auteur d'un travail soumis au droit d'auteur (œuvre d'art, texte, programme informatique, etc.) à l'utilisateur de copier, utiliser, étudier, modifier et distribuer son œuvre, avec la restriction/obligation que celui-ci devra laisser l'œuvre sous les mêmes conditions d'utilisation, y compris dans les versions modifiées ou étendues. Autrement dit, l'utilisation du copyleft est contagieuse».

10. Rudolph Wittkower, *Architectural principles in the age of humanism*, Londres, 1949 [1977]; trad. fr.: *Les principes de l'architecture à la Renaissance*, Paris, 1996.

11. Ce point a été abordé lors des journées d'étude sur les bibliothèques d'architecture organisée par l'INHA les vendredi 14 et samedi 15 janvier 2005 (www.inha.fr/IMG/pdf/programme-journees-14-15-janvier.pdf) dont les actes doivent paraître en 2008: Olga Medvedkov éd., *Bibliothèques d'architecture/ Architectural Libraries*.

12. Vaughan Hart, Peter Hicks éd., *Sebastiano Serlio on Architecture*, New Haven/Londres: vol. 1, *Books*

I-V of «*Tutte l'opere d'architettura et prospetiva*», 1996; vol. 2, *Books VI and VII of « Tutte l'opere d'architettura e prospetiva » with « Castrametation of the Romans » and « The Extraordinary book of doors »*, 2001.

13. Jean-Marie Pérouse de Montclos, *Architecture. Vocabulaire, (Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, Principes d'analyse scientifique)*, Paris, 1972 [1988]; rééd. Paris, 2001: *Architecture : méthode et vocabulaire*.

14. Bernardino Baldi, *De verborum Vitruvianorum significacione: sive Perpetuus in M. Vitruvium Pollio-nem commentarius*, Augsburg, 1612.

15. André Félibien, *Des principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et des autres arts qui en dépendent. Avec un dictionnaire des termes propres à chacun de ces arts*, Paris 1676.

16. Augustin-Charles Charles d'Aviler, *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole, avec des commentaires, les figures et descriptions de ses plus beaux bâtimens, & de ceux de Michel-Ange, plusieurs nouveaux desseins...l'art de bâtir avec une ample explication par ordre alphabétique de tous les termes par le sieur A. C. Daviler...*, Paris, 1691-1693 [1710, 1738].

17. Voir par exemple «Le système de l'escalier, grille d'analyse et vocabulaire international» par Jean Guillaume, publié à la fin du chapitre sur l'escalier, dans *L'Architecture de la Renaissance*, Paris, 1982, p. 207-216.

18. Guillaume Philandrier, *In decem libros M. Vitruvii Pollionis de architectura annotationes...*, Rome, 1544; *Gulielmi Philandri Castilionij Galli ciuis Ro. In decem libros M. Vitruvii Pollionis De architectura annotationes, ad Franciscum Valesium regem christianissimum, cum indicibus Græco & Latino locupletissimis*, Paris, 1545. Voir: Frédérique Lemerle éd., *Les Annotations de Guillaume Philandrier sur le «De architectura» de Vitruve Livres I à IV*, Paris, 2000.

19. Francesco Mario Grapaldi, *De partibus ædium: addita modo verborum explicatione quæ in eodem libro continentur; opus sane élégant...*, Parme, 1506 [1516, et al.].

20. Claudio Tolomei, *De Le Lettere... Lib. Sette*, Venise, 1547, fol. 81 recto et suivants.